

Local Heroes Comme une école de cinéma

Mario Bonenfant

Number 202, May–June 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49038ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonenfant, M. (1999). Local Heroes : comme une école de cinéma. *Séquences*, (202), 21–22.

Local Heroes

Comme une école de cinéma

Une organisation qui met sur pied un festival, qui donne des ateliers de formation à l'année longue et qui organise un concours national de scénario pour coproduire six courts métrages à être présentés au festival de l'année suivante, c'est un véritable petit système cinématographique. Et pour sa quinzième édition en février - mars 99, Local Heroes s'est multiplié par deux. Deux comités organisateurs; deux programmations, deux villes: (Edmonton et Winnipeg). L'organisation songe même un jour à s'étendre jusqu'à Halifax qui semble de plus en plus en effervescence. Montréal, Toronto et Vancouver ayant plus que leur part du gâteau cinématographique, l'idée d'encourager la création et la présentation d'œuvres indépendantes «locales» provenant de toutes les diversités du pays a germé à Edmonton, il y a plus de quinze ans, lors de la création de l'Institut national des arts de l'écran (www.nsi-canada.ca), le NSI, qui organise ces événements.

L'auteur est dans la salle. C'est la grande particularité du festival: on n'y présente aucun film sans qu'un des «héros» de la production ne puisse venir en livrer ses secrets dans une séance de questions-réponses suivant la projection et animée par un critique de cinéma. Le festival présente des long métrages d'ici et d'ailleurs. Entre autres le producteur Niv Fichman est venu présenter *Le Violon rouge*, et John Landis, un film indépendant qu'il venait de terminer: *Suzan's Plan*. Malheureusement le film de Kiefer Sutherland *Woman Wanted*, prévu pour l'ouverture de l'édition de Winnipeg et tourné dans la ville, n'a pu être prêt à temps.

Tous les matins on présente aussi des séminaires sur différents aspects de l'industrie. On y a rendu hommage au réalisateur Arthur Hiller, originaire d'Edmonton. J'ai participé une première fois à ce festival il y a 10 ans et j'ai eu la chance de gagner leur concours de scénario «Drama Prize 99», ce qui m'a permis de prendre part à leur différents ateliers professionnels. Leur approche est très orientée vers l'industrie comme dans la plupart des nouvelles écoles de cinéma, les personnes ressources travaillant surtout à la télévision. Mais les québécois qui ont évolué dans ce cadre ont souvent cherché à développer une approche et une dramatisation différente: cherchant moins à raconter des histoires qu'à créer des personnages et des climats plus singuliers échappant à la tyrannie du réalisme. Ce choc des cultures aura permis depuis 1990 à six courts métrages québécois de voir l'écran. *Confidence pour confession* d'Elaine Dumont, *X-Presso* d'Anastasios Dimopoulos, *A Breath Short of Less* de Katherine Kasirer, *Baiser d'enfant* de Julie Hivon, *The Rogers' Cable*, de Jennifer Kierans et Katherine Baulu et cette année mon film: *Appelez-moi Alex*.

Quelques titres... d'Edmonton à Winnipeg

CO3, un triptyque produit par Éric Daniel et réalisé par Julie Bernard, Ranang Rousseau et Mathieu Bélanger. L'identité, l'attente et l'amour absolu y sont développés avec trois styles; la fable urbaine autour d'un portefeuille perdu dans un univers de béton; Godard autour d'un arrêt d'autobus; et la fantaisie avec un couple dépareillé. Le tout culmine avec une telle intensité que les personnages finissent par s'envoler.

Dans un parc avec toi, de Julie Hivon, est un moment suspendu dans la vie d'un homme et d'une femme qui ne sont pas au diapason. Il lit un livre, elle parle, elle veut un enfant mais ça ne marche pas. Un film sur la stérilité des contacts humains.

Elysian Fields, de Leonardo Salvo. Un film noir, mystérieux, basculant souvent dans un onirisme déroutant, mais toujours beau, même dans la dureté de certaines scènes. Un film sur l'amour.

L'Invention d'un paysage, de Serge Cardinal. Il s'agit du parcours d'un cinéaste qui fait le repérage de son prochain film, au moment où il «rêve à temps plein et qu'il réalise à temps partiel». Mais c'est surtout une réflexion sur l'amour et sur une relation qui est en train de se défaire, à travers le regard de la femme qui part.

Pendant ce temps..., de Ghislaine Coté, se passe dans un restaurant. Le survol de chaque table nous transporte dans différents univers, nous faisant connaître des personnages colorés, passionnés, sages, mais parfois un peu caricaturaux. C'est un ballet visuel, un défi à la précision d'une mécanique d'horlogerie très cinématographique pour un huis clos.

The translators, de John Zeppetelli. Un film de style monté en vidéo et empruntant toutes les caractéristiques narratives propres au médium: superpositions, juxtaposition d'images, et décalage de la



Les Fleurs magiques

bande sonore. Un moyen métrage sur la crise de la masculinité élevé à un niveau surtout conceptuel.

Fish Bait, de Anthony Seck, est une amusante et très courte incursion dans un salon de massage peuplé de personnages étranges et amusants. On y retrouve de tout: des pervers qu'on frappe avec un poisson jusqu'à des téléphonistes de lignes érotiques. Un film sans prétention, tourné en français et en anglais, parfois cahotique mais tout à fait dans le sujet.

Après *Les Fleurs magiques* (1996) qui nous a fait connaître un petit garçon, plein de fantaisie et de passions à la fin des années soixante, et sur lequel planait le nuage d'un père absent, imprévisible, violent et alcoolique, *Les Mots magiques* font revivre aujourd'hui Robert Gravel le temps d'un cri du cœur du même fils à son père, vingt cinq ans plus tard. Le film est resté dans ses boîtes pendant deux ans, avant que Jean-Marc Vallée ne se décide à monter ce deuxième volet d'une trilogie qu'il aimerait terminer en 2025, *Les Temps magiques*.

Comment parler à son père quand il est toujours devant la télévision, une bière à la main, et quand il n'y a jamais eu de communication? Comment lui dire que les moindres détails de notre vie sont aujourd'hui plus compliqués simplement parce qu'il n'était pas là? Le fils (Richard Robitaille) s'est préparé, mais comme les mises au point n'arrivent jamais au meilleur moment, il hésite, il tourne en rond. Le film peut aussi donner l'impression de tourner en rond mais Jean-Marc Vallée nous propose ici une réflexion et une approche de tous les points de vue sur le sujet. Il opte cependant pour une situation minimale: un huis clos. Nous ne sortons jamais de l'appartement du père, créé dans un studio à l'Office national du film. Cependant il redouble d'efforts avec une bande sonore et des effets d'éclairage qui nous transportent vraiment sur le plateau Mont-Royal, et avec une mise en scène éclatée, qui joue avec le temps, l'espace et l'imagination des personnages.

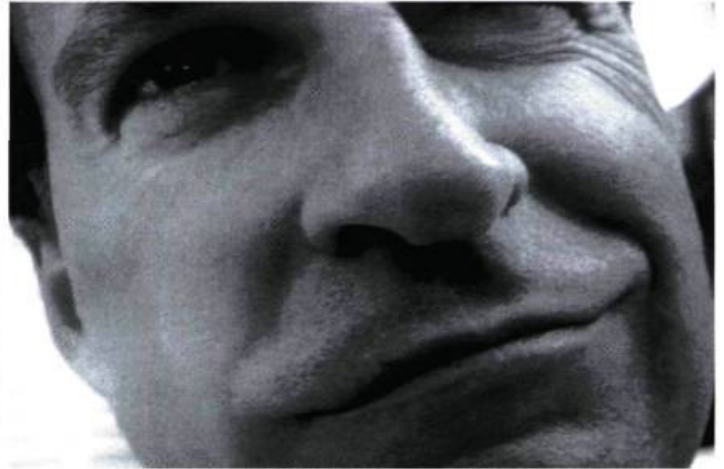
Après *Les Fleurs magiques*, remarquable pour la création de l'ambiance des années 60 et pour la poésie de certaines scènes, comme lorsque le petit garçon s'imagine au volant d'une voiture décapotable entraînant sa jolie tante en voyage de noce, on pourrait facilement partir sur une fausse piste. *Les Mots magiques* nous ramène sur terre.

Pour voir *Les Mots magiques* (21 min.), il faut surveiller ses diffusions à Télévision Quatre Saisons ou à l'émission *Canadian Reflections* de CBC, en version sous-titrée. Jean-Marc a produit, réalisé, et distribue maintenant ces deux volets de sa trilogie, tout en écrivant pendant trois ou quatre mois par année. Le film a été présenté à Sundance en janvier dernier, avec beaucoup de succès et une compilation de ces deux films est prévue sur DVD.

Mario Bonenfant

Continuité et Rupture: 5 bandes de Donigan Cumming

Cumming l'agitateur



Donigan Cumming

Donigan Cumming est un artiste qui fait de plus en plus parler de lui depuis quelques années. Photographe puis vidéaste depuis 1996, Cumming s'applique à jongler avec le réel et la vidéo avec une désinvolture et une audace étonnantes. Rejetant le statut d'artiste *organisateur*, le vidéaste préfère se considérer comme un observateur du réel (et certainement comme un voyeur). Aussi il préfère laisser la matière venir à lui... et à nous. D'où cette nette tendance que l'on retrouve dans les bandes du vidéaste: de nombreux très gros plans où les éléments du réel semblent vouloir *fracasser* l'écran pour venir nous atteindre, nous agresser.

Voilà bien ce que Cumming recherche avec ses bandes. Il veut remuer et déranger en braquant sa caméra sur la misère humaine, la solitude ainsi que sur la décrépitude morale, physique et psychologique. La faune de Cumming est composée de gens âgés, souvent malades, de paumés rongés par la drogue ou l'alcool. De cette réalité, Cumming en tire des bandes troublantes de vérité et de mensonge.

La démarche filmique de Cumming s'inscrit dans une approche qui rappelle le cinéma direct. D'abord, parce que ses univers sont toujours très fortement marqués par l'empreinte du réel, mais aussi parce que Cumming ne cherche pas à masquer sa présence en tant qu'initiateur de l'événement. Dans ses bandes, on l'entend souvent en voix hors-champ (en plus de l'apercevoir derrière sa caméra au gré d'un mouvement devant un miroir) donner des directives aux acteurs, alimenter leur réflexion, combler leurs absences et participer à la construction du récit. Bref, intervenir dans le réel. En ce sens Cumming est un véritable agitateur qui manipule sa matière pour mieux l'exploiter.